

L'ÉQUIPAGE DU PRINCE MURAT ET LA VÉNERIE A CHANTILLY

Chacun sait que Marcel Boulenger, écrivain notoire, est en même temps un cavalier émérite et un fidèle de Chantilly. Nul n'était donc plus qualifié que lui, pour écrire un article sur l'équipage du Prince Murat. Nous sommes tout particulièrement heureux qu'il ait bien voulu nous l'adresser.

Nous arrivions un jour à Taormina, en Sicile, devant un des plus beaux paysages du monde. Tandis que nous contemplions l'océan de verdure étendu à nos pieds, une modulation de flûte s'éleva on ne sait où, très loin, dans la vallée. Ce fut aussitôt comme un accord parfait : cette contrée divine venait de se trouver soudain douée de la voix juste qu'il lui fallait. Elle chantait.

Quelquefois, à Chantilly, au soir tombant, les piqueurs du prince Murat embouchent leurs trompes, d'où s'envolent quelques sonneries. Dès que ces graves et douces fanfares montent ainsi dans le silence, il semble qu'une baguette magique touche l'ancien domaine des Condé : il s'éveille, commence à vivre, à évoquer les décors de jadis, à ranimer les chers et fastueux souvenirs. Peu à peu, ce coin charmant du Valois raconte de vieilles histoires, on dirait qu'il se souvient. Comme la Sicile, quand on y joue de la flûte, voici que tout le pays de Sylvie — puisque les poètes ont ainsi nommé Chantilly — se met à chanter, si l'on y sonne des « bien allé », des hallalis et des curées. Le cor est vraiment la voix de cette terre, délicieuse entre toutes les terres de France.

C'est que l'on a toujours chassé, à Chantilly. Ouïr la trompe en ces forêts, les unes percées comme des parcs, les autres plus désertes que des landes sauvages, cela semble aussi naturel que d'y entendre le vent qui passe ou le lièvre qui fuit. Les premiers seigneurs du château, les Bouteiller de Senlis, les d'Orgermont, usaient de leurs droits féodaux dans les bois domaniaux. Les Montmorency y ont forcé « la grosse bête » avec assiduité, lorsqu'ils ne faisaient point la guerre. Marie-Félice Orsini, duchesse de Montmorency — la fameuse « Sylvie » tant adorée par ses poètes — nourrissait près d'elle, dit la légende, une biche blanche apprivoisée. Les Condé ont tous éprouvé pour la vénerie le plus grand amour : depuis le vainqueur de Rocroy jusqu'au dernier du nom, qui mourut en 1830, leurs meutes n'ont point chômé. La chasse devint même un véritable culte chez le prince Louis-Joseph (celui qui commanda l'armée des Emigrés sous la Révolution) et son fils (père lui-même du duc d'Enghien fusillé à Vincennes), dont, après 1815, les équipages à jolie tenue ventre de biche et écarlate chevauchèrent sans répit à travers un domaine forestier toujours accru, et bientôt immense, allant de la forêt d'Hallatte à l'Oise et à la plaine Saint-Denis, ou peu s'en fallait.

Quand une mort des plus mystérieuses eût supprimé le vieux prince de Condé, les tuniques ventre de biche firent place à la vénerie du duc d'Orléans et à divers équipages de dandys : c'était l'époque si séduisante des premiers derbys, un âge d'or à Chantilly. Les princes de la maison royale reprirent les chasses à courre dans la contrée, lorsque le duc d'Aumale vint s'y rétablir en son admirable domaine. Jusqu'en 1912, nous y vîmes le duc de Chartres et ses piqueux bleu de roi prendre régulièrement des cerfs, voire quelques sangliers. Sa meute et son vautrait étaient ardents, vites et bien gorgés. Aujourd'hui, le prince Murat est maître d'équipage en Chantilly. C'est lui qui perpétue à merveille, dans

ces forêts pleines de souvenirs, les traditions de bonne grâce et de grande vénerie.

On se fait parfois des idées bien étranges, touchant la vénerie, même parmi les personnes qui suivent habituellement les chasses à courre. A côté des veneurs véritables, en effet, il y a de faux veneurs, ou plutôt des veneurs hérétiques : par exemple, certains cavaliers qui n'aiment que les chevaux, ne s'intéressent qu'aux bons modèles d'irlandais ou de pur sang, et pourvu qu'ils galopent à leur gré, se soucient de l'animal de chasse comme un poisson d'une pomme. Ou par exemple aussi, une extraordinaire quantité de dames et de messieurs tout pénétrés par la plus haute et inflexible idée du devoir : et le devoir, pour eux, consiste à ren-

contrer la marquise, le baron, le général, ou les Un Tel, milliardaires. C'est dans cette inébranlable intention qu'ils se rendent sans lassitude, en plusieurs endroits fort précis de Paris, Cannes, Deauville, etc., et qu'ils vont grelotter ou recevoir la pluie aux laisser-courre bien fréquentés, quand il leur semblerait tellement meilleur de prendre le thé dans un fauteuil moelleux, ou de faire un bon bridge à l'abri des intempéries.

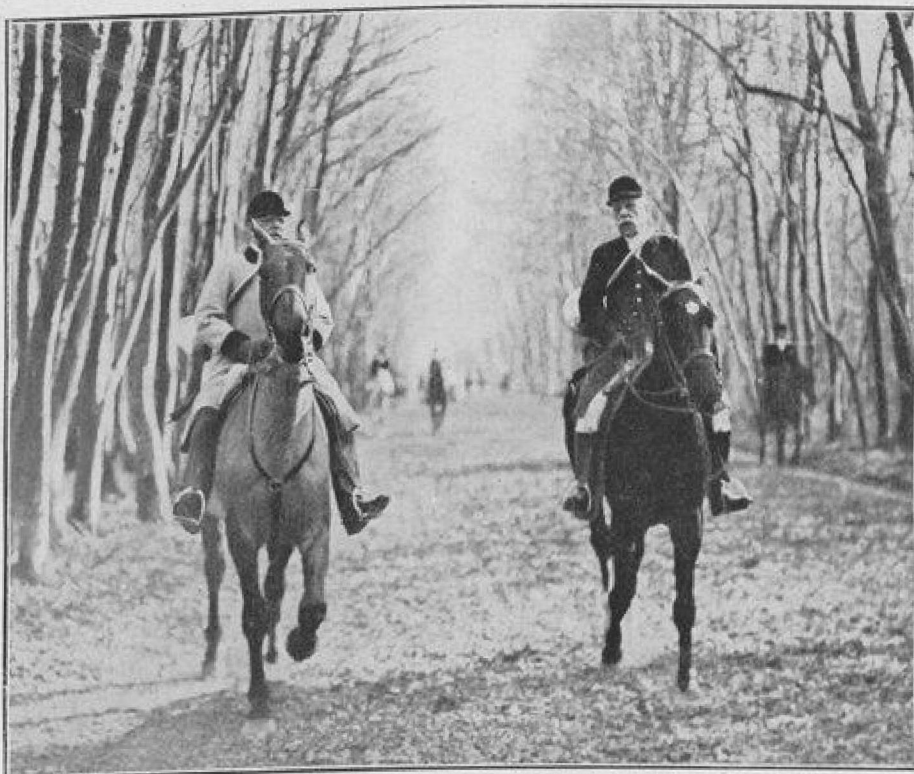
Puis, il y a encore quelques jeunes premiers, attentifs surtout à leurs bottes, à leurs culottes, à leurs tuniques parfaites et à leur accent anglais. Et n'oublions pas non plus ces veneurs frivoles qui, parfois, suivent en forêt quelque secrète intrigue, et seraient fort en peine de dire exactement si c'est un cerf ou une amazone qu'ils chassent.

Le vrai veneur, au contraire, ne s'occupe que de son animal, ne songe

qu'à le mettre sur pied, qu'à déjouer ses ruses, et qu'à le mener jusqu'à l'hallali. Bref, il chasse pour chasser. Ses chevaux mêmes le tourmentent moins que son dague, son dix-cors ou son « cochon ». Il cultivera ses relations demain. Il redeviendra amoureux quand sonnera la curée, pas une minute avant. Ajoutons que le vrai veneur se reconnaît immédiatement, dans un équipage, à quelques signes, tels que ceux-ci : il ne pose pas de questions oiseuses, ne lâche jamais son cerf avant l'hallali ou la nuit venue, et se trompe, au besoin, merveilleusement, parce qu'il a son opinion bien arrêtée sur le travail des chiens ou le parti que l'animal prendra.

Autre caractéristique du vrai veneur : il est, neuf fois sur dix, admirablement monté, non certes que ses chevaux puissent toujours passer pour les plus impeccables aux yeux d'un connaisseur, mais parce que, leur demandant un gros et continu effort, il ne peut conserver à son service que ceux qui résistent, autrement dit, les mieux entraînés, les plus solides, les plus rustiques, les plus allants — les meilleurs enfin. Les autres claquent. C'est la sélection par le travail. Dans les forêts où chasse l'équipage Murat, Chantilly surtout ou Ermenonville, le terrain est généralement assez bon, mais le train sévère, et pour peu que l'animal gagne l'Oise ou saute la route de Pontarmé, on fait beaucoup de chemin. Qu'un cheval galope mal, et il risque de perdre les chiens. On sera bien monté sur un pur sang, si l'on n'est point trop lourd.

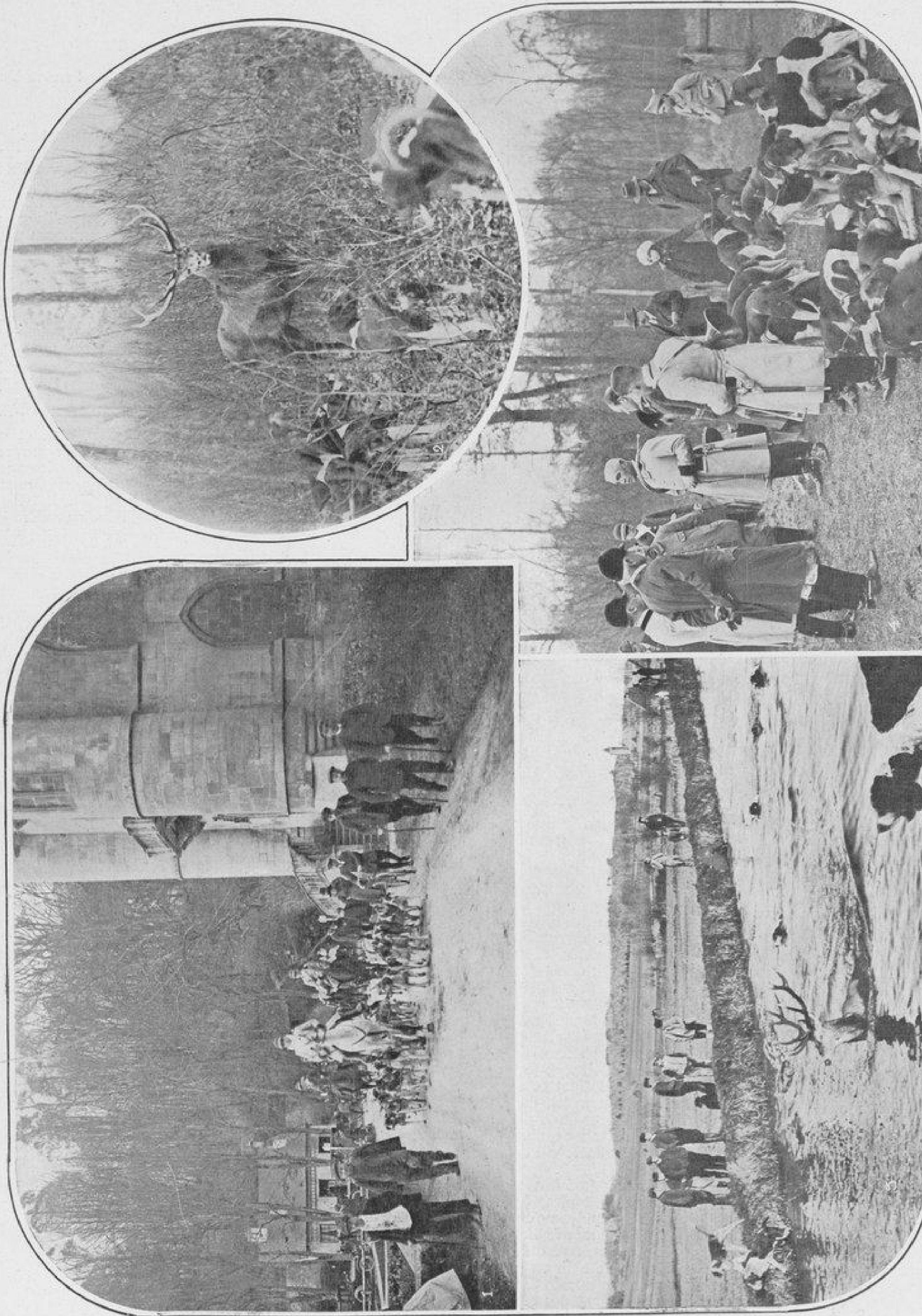
On n'attend pas de nous que nous fassions ici un cours de vénerie pour les profanes. Il y faudrait un volume. Nous supposons donc que chacun sait comment se passe une journée de chasse. Si quelque étranger ou quelque nouvel adepte ignorait complètement



PRINCE MURAT

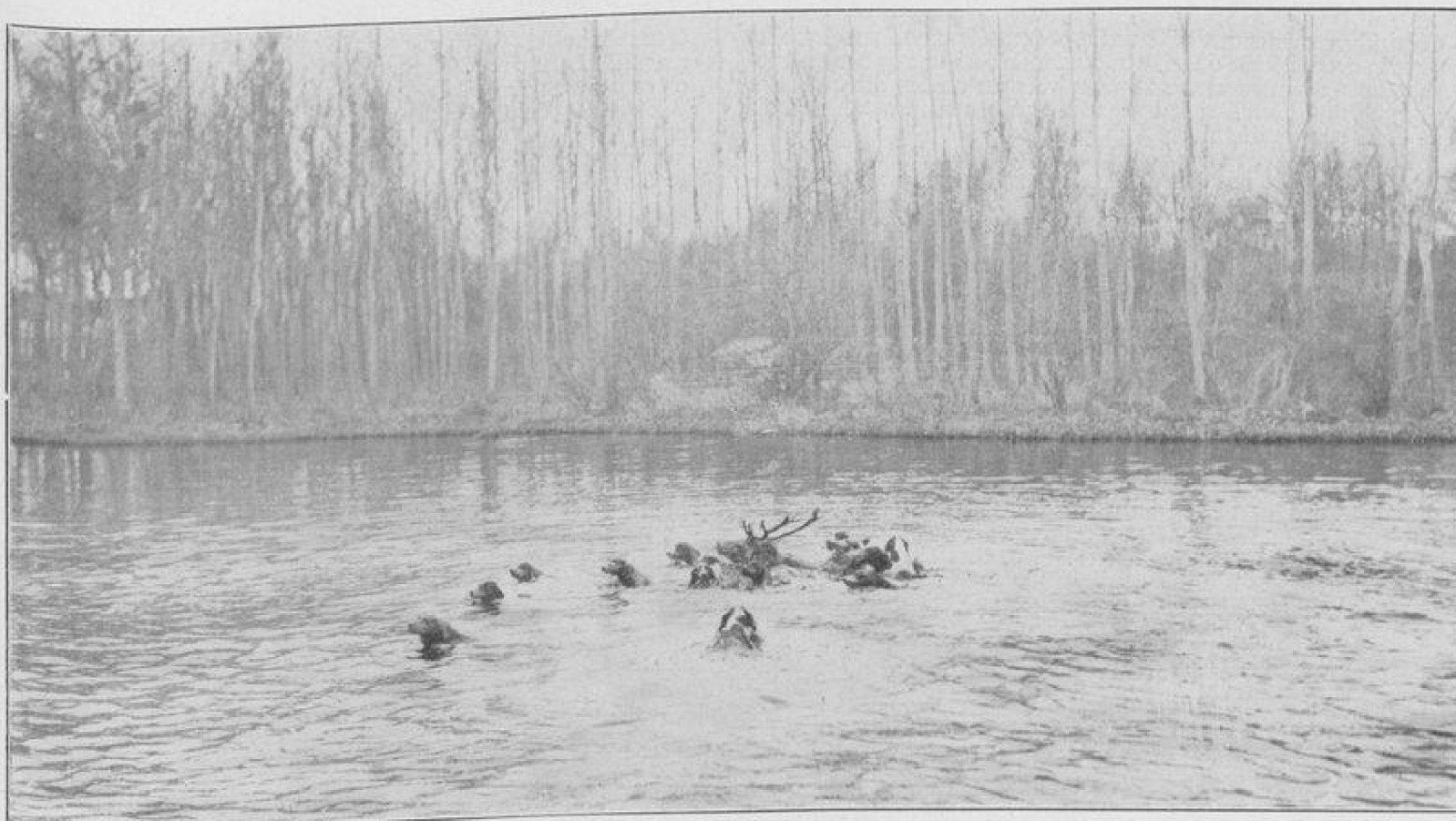
COMTE DE VALON

DEUX MAÎTRES D'ÉQUIPAGE.



2. Le cerf fait tête aux chiens.
4. Equipages du Prince MURAT et du Comte de VALON.
Le Rapport : Piqueurs CARLE et LEFORT.

1. FORÊT DE CHANTILLY. Départ au rendez-vous.
3. " Le cerf se réfugie dans l'eau, à bout de ruses et de forces. "



LE BAT-L'EAU.

que les piqueux font le bois de grand matin avec de vieux limiers expérimentés, afin de reconnaître les fourrés ou les tailles où se trouvent des cerfs ; qu'ils marquent les points où le cerf a passé, revenant du gagnage, avec quelque branche cassée (les brisées) ; qu'au moment de l'attaque, on envoie d'abord quelques chiens dans la taille où l'animal fut signalé, afin de le mettre debout et de le contraindre à quitter l'enceinte ; à moins qu'on ne préfère y lâcher immédiatement toute la meute (de meute à mort, comme on dit) ; qu'il s'agit ensuite de maintenir la meute collée à la voie, en l'appuyant à cors et à cris, de donner aux chiens toutes les indications possibles, en les remettant sur la voie, si l'on s'aperçoit qu'ils la perdent entièrement, en les arrêtant s'ils se dispersent trop, en les préservant des changes, quand on constate ceux-ci, jusqu'à ce que le cerf se réfugie enfin dans l'eau, à bout de ruses et de forces, ou s'arrête épuisé pour faire tête aux chiens ; si donc un néophyte ignorait tout cela, l'on pourrait bien encore le lui enseigner rapidement, en quelques mots. Mais...

Mais combien de nuances lui resteraient encore à comprendre, ou plutôt à sentir, en ce sport admirable, le plus ancien, le plus traditionnel, le plus français de tous les grands sports ! Ce n'est qu'après des années d'une très assidue et attentive pratique que l'on arrive à savoir mener une chasse. Il faut connaître tous les chiens, distinguer leurs voix au loin, discerner les habitudes des cerfs ou des sangliers, avoir déjà observé toutes leurs ruses et les mille incidents et mécomptes des chasses. C'est une longue, infiniment longue et patiente expérience qui forme les bons piqueux, ainsi que les veneurs habiles, et notamment le maître d'équipage.

Cette expérience n'a point manqué au prince Murat, maître d'équipage en forêts de Chantilly, du Lys, de Pontarmé, Carnelle et autres lieux. Formé dès



M. Marcel Boulenger.

sa prime jeunesse, à la pratique de la chasse à courre, ce veneur excellent s'entend aux moindres finesses de cet art véritable qu'est la direction et l'appui d'une meute pendant toute une journée d'action, ainsi que la prévision des partis de l'animal et la défense contre ses ruses. Le prince Murat a longtemps chassé le chevreuil, l'une des poursuites les plus délicates et les plus difficiles du monde. Il n'y a pas de meilleure école.

Formé en 1896, l'équipage Murat (officiellement le *Rallye-Chambly*) fut hardiment reconstitué après la guerre, en 1919-1920. En novembre 1919, le prince a découplé trois fois ; à la troisième chasse, l'équipage (50 chiens environ), qui avait été conservé tout le temps de la guerre sans un accroc, fut pris de pneumonie infectieuse, et du coup, réduit à 20 chiens, dont le plus jeune avait 4 ans. La maladie enrayée, les laisser-courre recommencèrent en Chantilly en mars 1920 : huit cerfs ont été pris en cette saison. La tentative était osée : on ne savait trop comment la chasse à courre serait acceptée par les habitants, vu l'état nouveau — ou que l'on croyait nouveau — des esprits. Or, le succès fut complet, et concluant : comme par le passé, la chasse, et l'immense apport d'argent qu'elle amène, se trouvèrent accueillis avec le même plaisir, la même gratitude, et presque le même enthousiasme qu'avant 1914, en cette région où, depuis tant de siècles, les paysans s'intéressent aux laisser-courre traditionnels, non moins qu'aux profitables dégâts de cerfs, dont les riverains du bois apprécient l'aubaine, pas un ne le nierait.

Aujourd'hui, la meute du prince Murat se compose d'une cinquantaine de chiens, en général saintongeois (1). Pendant toute la saison de 1920-1921, elle a chassé deux fois la semaine depuis l'automne, officiellement et en tenue, tant à Chantilly qu'en forêt de Carnelle et d'Hallatte, de concert avec l'équipage du comte de Valon, qui, avant la guerre, chassait en Hallatte. Le comte de Valon est une physionomie bien connue, et des plus sympathiques, dans les annales de la vénerie française. Ses chiens excellents ne comptaient plus leurs succès. La meute de l'équipage d'Hallatte, en partie reconstituée, elle aussi, et réunie aux chiens de l'équipage Murat, partagea en 1920-1921 avec ceux-ci, la dure tâche de découvrir les cerfs dans la région et de les mener à l'hallali.

Découvrir est le mot : car on a terriblement détruit et braconné pendant les quatre ans de guerre. A peine s'il restait une trentaine ou une quarantaine d'animaux dans les forêts de

(1) L'équipage, avant la guerre, comptait 100 chiens au chenil, anglo-saintongeois à manteau noir ; depuis la guerre, la pneumonie ayant décimé tous les élevages et équipages, le prince a acheté des chiens de toutes les origines, avec prédominance de saintongeois, mais tous des chiens d'ordre, avec de bonnes ascendances.